

La dernière des guerres et la première des paix

al-Balagh, 3 mai 1945

Le monde entier est devenu, en ces jours, une vaste salle de cinéma, projetant ses propres événements considérables en une succession rapide et fugace, ne laissant aux spectateurs ni le temps de réfléchir, ni celui de méditer, encore moins celui d'expliquer ou de commenter. Samedi soir, on annonça que Himmler offrait aux Britanniques et aux Américains la reddition sans condition de l'Allemagne, et que ceux-ci n'accepteraient une telle offre que si elle était également étendue à la Russie, et qu'ils accordaient à l'Allemagne jusqu'à mardi soir pour accepter cet ultimatum.

Dimanche matin, on annonça que Mussolini et ses compagnons avaient été capturés alors qu'ils tentaient de fuir vers la Suisse ; lundi matin, on annonça que Mussolini avait été tué, avec les détails de sa mort, et les détails de l'horrible mutilation que la foule infligea à son cadavre sur l'une des places publiques de Milan. Mardi matin, on annonça la légende de la mort de Hitler, aussitôt suivie d'un désaccord sur la manière dont il était mort : Himmler et certains de ses proches disaient que Hitler était mort d'une hémorragie cérébrale, tandis que le successeur de Hitler déclarait au peuple allemand, et au monde, que Hitler était mort au combat, tué en défendant son propre peuple.

Et tandis que le monde réfléchissait encore, avec la même fugacité, à ces événements fugaces — voulant tirer quelque leçon de cette fin honteuse et hideuse qui close la vie de Mussolini, voulant d'abord confirmer la mort de Hitler, puis sa cause, voulant savoir quand serait enfin annoncée la fin de la guerre, ou quand s'achèverait la reddition de l'Allemagne — tandis que toutes ces pensées occupaient encore le monde, le soir tomba hier, et avec lui vint une nouvelle de plus, non moins grave, non moins considérable que toutes les autres, une nouvelle qui détourna les esprits de tout le reste, et la réflexion de tout, sinon de ses propres conséquences graves, proches et lointaines.

On annonça hier que les armées allemandes combattant dans le nord de l'Italie, et sur une partie du territoire autrichien, s'étaient rendues sans condition au maréchal Alexander, commandant suprême des forces alliées en Méditerranée. On apprit que les négociations de

cette reddition se déroulaient, dans le plus grand secret, depuis déjà plusieurs jours, et s'étaient conclues à midi, dimanche dernier — au moment même où la mise à mort de Mussolini et l'offre de reddition de Himmler occupaient les esprits.

On apprit également que les combats avaient cessé sur ce front hier, mercredi, à midi, et l'on entendit, ou l'on lut, les félicitations du maréchal Alexander à ses soldats, qui avaient libéré l'Italie au terme d'une lutte longue et pénible, et qui venaient de recevoir la reddition de la plus grande armée allemande à s'être rendue sans condition jusqu'ici — une armée d'un million de soldats en tout, qui déposèrent leurs armes, livrèrent leurs hommes et leur équipement, et se soumirent entièrement au commandement du haut commandement victorieux sur ce théâtre.

J'ignore si les hommes se souviennent encore, ou si les événements leur ont fait oublier, que les Alliés commencèrent à libérer l'Italie au début de septembre 1943, qu'ils rencontrèrent dans cette libération des horreurs considérables, y subirent des pertes lourdes, et y affrontèrent bien des difficultés, venues de la nature, de la politique, ou des nécessités mêmes de la guerre — et qu'ils viennent d'achever la libération de l'Italie tout entière, ou, pour être plus exact, la libération de la Méditerranée tout entière. La reddition d'hier n'est donc que l'aboutissement naturel de cette longue et pénible campagne, commencée à El-Alamein.

Ce qui est certain, c'est que cette reddition constitue une étape décisive dans l'histoire de cette guerre — bien plus, une étape décisive dans l'histoire du monde nouveau lui-même ; il devient désormais aisé pour les armées victorieuses en Italie d'avancer sans obstacle, jusqu'à rejoindre les armées combattant à l'intérieur même de l'Allemagne. Et qui sait — peut-être n'atteindront-elles même pas l'Allemagne que la reddition finale sera déjà un fait accompli.

Les leçons les plus importantes que cette immense victoire suscite dans le cœur sont au nombre de deux. La première est que la fermeté, la détermination résolue, et une confiance en soi véritable, sont des qualités qui, quelque complexes que soient les problèmes qui se dressent devant elles, finissent toujours par les surmonter, par en triompher, et par en venir à bout. Que de problèmes et de difficultés ont surgi et se sont compliqués devant les commandants alliés en Afrique, en Sicile, en Italie, en Grèce, et dans les îles de la Méditerranée ! Ces problèmes et ces difficultés atteignirent, à certains moments, un degré tel qu'ils auraient bien pu semer le désespoir dans les cœurs, contraignant M. Churchill

lui-même à éviter d'y répondre lorsqu'on l'interrogeait à ce sujet à la Chambre des communes. Et pourtant, les hommes d'État et les commandants alliés ont vaincu ces problèmes, se sont frayé un chemin à travers ces épreuves, et ont remporté, hier, cette immense victoire — parce qu'ils n'ont jamais faibli, jamais fléchi, jamais cédé au trouble ni à l'hésitation, et parce qu'ils avaient confiance en eux-mêmes, et confiance dans la cause pour laquelle ils combattaient.

La seconde leçon est que cette immense victoire a définitivement et entièrement écarté la guerre de la région méditerranéenne — cette région a désormais tout le droit de respirer, et de respirer dans une atmosphère jouissant d'une part réelle de liberté, maintenant que tout, sur ce front, s'est apaisé. Il ne reste plus, aux peuples sortis du tumulte de cette guerre, qu'à reprendre le cours de leur propre vie — réparer ce qui fut corrompu, redresser ce qui fut tordu, et guérir les blessures qu'ils ont subies. Cette immense victoire a été magnifiquement dépeinte dans l'ordre du jour que le maréchal Alexander a adressé hier à ses propres troupes — un ordre bien capable d'emplir le cœur des vainqueurs de fierté et d'émerveillement, et de les submerger de cette ivresse qui fait perdre au vainqueur, pour un temps, son propre équilibre.

La vérité est que les vainqueurs ont tout lieu de se réjouir de la victoire qu'ils ont remportée, et ils ont raison de s'en réjouir. Mais il incombe également à ces vainqueurs réjouis — ayant désormais écrasé leur ennemi — de remporter une autre guerre encore, dont les manifestations extérieures demeurent invisibles, et dont les armes ne sont ni de terre, ni de mer, ni d'air, mais une guerre livrée entre l'âme et ses propres penchants. Se réjouir de la victoire est un droit ; se réjouir de la victoire est un bien — mais il ne faut jamais que le vainqueur laisse cette joie le détourner de l'avenir, et de ce qu'il recèle encore d'événements, ni qu'il se laisse emporter par cette joie jusqu'à sombrer dans l'arrogance. Le juste milieu est toujours la meilleure des voies, comme le dit le vieux proverbe humain, et la modération est l'essence même de la vertu. Puisse la victoire d'hier, et toutes celles qui la suivront aujourd'hui, demain et après-demain — ces victoires qui contraindront enfin cette guerre à déposer son propre fardeau — servir de prélude au triomphe des vainqueurs sur eux-mêmes, une fois achevé leur triomphe sur l'ennemi ; puissent-elles servir, aussi, de prélude à un monde nouveau, fondé sur la modération plutôt que sur l'excès, sur la retenue plutôt que sur la démesure et l'emportement, sur l'équité plutôt que sur l'injustice et l'arrogance.

Et tandis que ces événements se déroulaient dans l'Ancien Monde, emplissant la terre entière et occupant tous les esprits, d'autres événements se déroulaient dans le Nouveau Monde également, cherchant eux aussi à emplir la terre et à occuper les esprits — sans jamais tout à fait y parvenir. Ce sont là les événements qui ont occupé les congressistes de San Francisco ces derniers jours. Faut-il s'étonner que les événements de San Francisco n'aient pas réussi à capter, de la part des hommes, une attention comparable à celle qu'ont captée les événements d'Europe ? La guerre, à San Francisco, n'est qu'une guerre de mots, ni plus ni moins ; les affrontements de San Francisco ne sont que des affrontements d'opinions, ni plus ni moins — et pourtant, ils demeurent tout aussi capables de dépeindre les orientations mêmes qui gouverneront l'édification du monde nouveau.

Le monde nouveau est, semble-t-il, un espoir qui se réalisera exactement dans la mesure où se réalisent les espoirs en ce bas monde — c'est-à-dire, peu à peu, progressivement, par petites étapes. Cela signifie aussi que les institutions de l'ancien monde ne s'effondreront pas d'un seul coup, mais se troubleront — elles ont d'ailleurs déjà commencé à le faire — puis s'affaibliront et se déliteront, puis s'effondreront, un pan ici, un pan là, le monde demeurant sans cesse dans un état de démolition et de reconstruction, jusqu'à ce que les hommes, un jour, lèvent les yeux et découvrent que tout, autour d'eux, a changé, et qu'ils se trouvent, doucement et progressivement, poussés dans un monde nouveau — y étant parvenus presque sans s'en rendre compte, ou en s'en rendant à peine compte.

La preuve la plus claire en est que les événements qui ont occupé les congressistes de San Francisco furent eux-mêmes une lutte entre un ordre nouveau, que la plupart des congressistes ne souhaitaient pas réellement, et un ordre ancien, auquel ils tenaient. L'ordre ancien l'a emporté — mais il ne faudrait pas dire que l'ordre nouveau a été vaincu, car il n'a pas été vaincu ; il n'a simplement pas gagné, mais il a néanmoins réussi à s'imposer à la pensée mondiale. Et voilà déjà une première forme de victoire. Les congressistes se sont divisés sur la présidence même de la conférence : reviendrait-elle au ministre des Affaires étrangères du pays hôte, comme le veut la tradition, ou serait-elle tournante entre les chefs des grandes délégations ? La tradition a subi une demi-défaite, et l'ordre nouveau a remporté une demi-victoire : la présidence de la conférence elle-même devint tournante entre les chefs de délégation, tandis que le secrétaire d'État américain

conservait la présidence de deux commissions importantes.

Les congressistes se sont ensuite divisés sur l'invitation de l'Argentine à la conférence. Les partisans du renouveau — les Russes et leurs alliés les plus proches — rejetaient cette invitation, l'Argentine ayant aidé l'ennemi, contraignant les Alliés à rompre leurs relations diplomatiques avec elle, et n'ayant changé de position qu'une fois la victoire alliée devenue une évidence, et une fois les Alliés déjà en train de préparer la tenue de cette même conférence. Mais les tenants de l'ancien ordre préférèrent éviter le conflit, satisfirent la solidarité américaine, et espérèrent quelque bien d'une coopération avec l'Argentine ; ils l'invitèrent donc à la conférence, et obtinrent gain de cause.

Les congressistes se sont également divisés sur la représentation des travailleurs à cette conférence : Molotov la réclamait, d'autres s'y opposaient, et notre propre représentant semble avoir été la voix de l'opposition. C'est là une question véritablement grave : Molotov ne pouvait se permettre de la négliger, et ses adversaires ne pouvaient se permettre de l'accepter, les travailleurs constituant le fondement même du système officiel russe, et sans doute aussi le fondement de son effort de guerre. Si Molotov avait réussi dans ce qu'il voulait, son succès aurait équivalu à la reconnaissance formelle de ce type même d'entité politique que le capital redoute le plus profondément, et que redoutent tout autant les démocraties modérées — la défaite de Molotov était donc, en un sens, inévitable. Il semble certain qu'il ait soulevé la question en étant pleinement convaincu qu'il la perdrait, mais qu'il l'ait soulevée tout de même, la soulever étant déjà, en soi, une forme de gain.

Les congressistes se sont divisés, aussi, sur le problème polonais, qui refuse de se résoudre, et ne fait que se compliquer un peu plus chaque jour : le gouvernement de Lublin sera-t-il invité, ou non ? La Russie a dit oui, et y a insisté avec vigueur ; les autres ont dit non, et ont refusé avec la même vigueur — et l'affaire n'en est pas restée là. Nul ne sait quand, ni comment, elle se terminera.

L'affaire polonaise se complique encore avec ce que l'on rapporte : que le gouvernement de Lublin persécute ses propres opposants à l'intérieur même de la patrie polonaise, d'une manière décrite à la Chambre des communes britannique comme sauvage et violente — les uns tués, les autres faits disparaître — tandis que le gouvernement britannique se trouve incapable de le vérifier, ne pouvant interroger directement le gouvernement de Lublin, qu'il n'a jamais reconnu, et

n'obtenant aucune réponse lorsqu'il interroge le gouvernement russe à la place.

Et ainsi, nous regardons, et voyons devant nous deux tableaux magnifiques, mais qui diffèrent l'un de l'autre aussi radicalement que possible. Le premier est celui de la guerre elle-même, telle une bête affaiblie et chancelante, ses griffes rognées, sa propre fin se hâtant vers elle, sur le point de s'effondrer d'épuisement, les Alliés sur le point de l'achever tout à fait — et le monde regarde cela, heureux, satisfait, joyeux ; car les pères reviendront auprès de leurs enfants, les enfants reviendront auprès de leurs mères, les époux reviendront auprès de leurs épouses, et la terre elle-même, étouffée depuis six longues années par ce sang abondant, cessera enfin de le boire.

Le second tableau est celui de la paix elle-même, que l'on voit approcher de loin, avançant lentement et lourdement, marchant avec une sorte d'hésitation, dans le doute et le trouble — et les hommes la regardent, sans presque parvenir à la distinguer, sans presque parvenir à discerner, dans ses propres traits, de quoi les assurer qu'elle leur apporte bonheur et sécurité, ou, au contraire, malheur et crainte.

Les hommes savent, depuis les temps les plus anciens, qu'ils peuvent se rassurer ou s'inquiéter, se sentir en sécurité ou s'alarmer, sans que rien de tout cela ne change quoi que ce soit : ce qui est inévitable demeure inévitable. Le vrai bien consiste à endurer, à tenir bon, et à accueillir les jours à venir avec espoir et attente, avec un désir sincère du bien, et un souci sincère de l'atteindre ; car qui sait ? Peut-être les jours à venir leur accorderont-ils, enfin, une part de ce qu'ils espèrent.